



**HAL**  
open science

## Les écrivains peuvent-ils changer le monde ?

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Les écrivains peuvent-ils changer le monde ?. Héloïse Lhéréty. Comment la littérature peut changer nos vies, Sciences humaines, 2022, 9782361067229. ⟨halshs-03912733⟩

**HAL Id: halshs-03912733**

**<https://shs.hal.science/halshs-03912733v1>**

Submitted on 25 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LES ÉCRIVAINS PEUVENT-ILS CHANGER LE MONDE ?

Alexandre Gefen

In *Comment la littérature peut changer nos vies*,  
sous la direction d'Héloïse Lhéréte, Sciences Humaines, hors série, 2022.

La littérature pour réparer le monde ? Cette idée fait désormais l'unanimité. Elle se décline de manières multiples. « Fécamp : une biographe recueille la parole de patients en fin de vie », titre *Le Parisien* ; « Une pharmacie poétique s'ouvre, pour le bien-être de tous », raconte *ActuaLitté* ; « Les romans qui nous aident à vivre », promeut une émission de France Inter ; « Les histoires lues aux enfants peuvent les rendre plus empathiques », avance *Slate* ; « Comment lire des livres aide à vivre plus longtemps », démontre *Santé magazine*... Lire, écrire, partager ses lectures : autant d'activités que notre société considère désormais comme utiles à nos vies, parce qu'elles leur donnent du sens et de la force ou du moins de la résilience.

L'âge classique s'était plu à faire des belles lettres une forme d'éducation et d'enseignement moral ; apparentée à la plus haute philosophie, l'âme romantique avait fait de la littérature une forme de plaisir suprême, détaché et supérieur. On dirait que notre époque à la fois hédoniste et inquiète veut, quant à elle, rapporter la littérature à un principe de bien-être individuel et social. Que l'on s'appuie sur la psychologie de la lecture, la psychanalyse ou au contraire les sciences cognitives, l'heure est à proclamer les bénéfices individuels de la littérature, son utilité sociale, à défendre la productivité morale de la fiction et les bénéfices de l'ironie réflexive. Alors que la littérature était précédemment considérée comme un passe-temps inutile, les écrivains sont aujourd'hui vus comme des acteurs à part entière essentiels de nos vies et de nos cités. « Bibliothérapie », fabrication de récits en hôpitaux ou en Ephad, ateliers d'écriture, groupes de lecture, résidences d'écrivains, rencontres en librairie convergent pour justifier, encourager et financer ce que Valéry Larbaud appelait il y a encore un siècle un « plaisir impuni », au point que les lignes de distinction entre littérature et médecine, littérature et action sociale, littérature et convivialité, littérature et éthique se brouillent parfois désormais. Le vieux concept de catharsis, le principe psychologique d'une identification aux personnages, ou encore la notion éthique d'empathie, sont mobilisés pour comprendre les effets de la littérature : une équipe de chercheurs néerlandais s'intéresse à la capacité de la fiction à développer notre empathie en nous transportant dans d'autres vies dans un article paru dans le prestigieux *PlosOne*, alors que la non moins fameuse revue *Science* publie une étude soulignant les gains en termes de compétence sociale et de compréhension d'autrui.

### *Une longue tradition philosophique*

Les bénéfices de la littérature sont d'abord individuels. Il existe à leur propos une profonde tradition philosophique qui n'a attendu ni les redécouvertes de neurosciences ni les théoriciens du développement personnel et de l'optimisation de soi en contexte néolibéral. Revenant à une conception humaniste de la lecture, celle d'un Montaigne, et reprenant à Hannah Arendt l'idée qu'une vie doit être réélaborée par l'imagination pour être pleinement vécue, Paul Ricœur a proposé la notion d'« identité narrative », concept philosophique qui permet de lier les herméneutiques du sujet et les récits littéraires. D'une part, la construction du sujet est un processus de narration apparentée à celui de la fiction, faisant de chacun une sorte de romancier de sa vie (« L'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même », écrit Ricœur) ; d'autre part, cette construction toujours à refaire (l'*autopoiesis*) emprunte ses modèles aussi bien au récit historique qu'à la fiction : elle se nourrit d'histoires. La valeur de la lecture autant que celle de

l'écriture littéraire se trouvent donc justifiées par la philosophie morale la plus exigeante. La fiction littéraire ne tend pas à perturber nos conduites de vie en nous divertissant ou en nous arrachant à nous-mêmes : au contraire, elle participe de la connaissance de soi, contribue au perfectionnement moral, éclaire l'action, aide à recoudre nos déchirures individuelles et collectives.

Le magnifique récit de Philippe Lançon, *Le Lambeau*, témoigne de la reconstruction dans la littérature et par la littérature de ce journaliste blessé lors de l'attentat de *Charlie Hebdo*. Il manifeste formidablement de la puissance de l'art pour surmonter un trauma individuel. Il rejoint en cela toute une tradition de textes qui font du récit un contre-feu à la maladie, aux blessures, au viol ou au deuil, d'Annie Ernaux à Christine Angot en passant par Chloé Delaume ou Camille Laurens. Mais derrière les effets psychologiques de l'écriture et de la lecture, s'esquisse un projet plus vaste d'intervention et d'action dans lequel la littérature est supposée changer le monde, non selon le mot d'ordre existentiel ou politique d'un romantisme révolutionnaire, mais plus discrètement, par sa capacité à dévoiler, analyser, reformuler, mettre en scène les faits, à recenser, critiquer et retravailler les discours, en dessinant des pistes de transformation par sa capacité à créer des communautés virtuelles et à dessiner en poésie ou en fiction des possibles. À défaut de discours généraux, ces écritures du sujet manifestent une attention à soi tout en promouvant une empathie qui déjoue les rapports de force institués et interdisent l'indifférence, travers possible de l'individualisme libéral.

#### *Un nouvel humanisme ?*

Ces bénéfiques espérés se font aussi au profit de la collectivité. La mise en scène constante de la lecture comme activité de construction de soi et une vision performative de l'action du texte, la production d'une figure de l'écrivain insérée dans la cité parmi ses lecteurs, la volonté de démocratiser l'autorité du texte et de désacraliser l'écriture, une théorie littéraire soulignant les interférences qui se nouent dans le texte et qui analyse les mécanismes de transfert empathiques : alors qu'elle avait longtemps été une mise à distance du monde et de la société, alors qu'elle mettait en scène un écrivain barricadé dans sa tour d'ivoire, un lecteur exilé en lui-même par sa lecture et une conception du livre comme un objet autonome, fonctionnant dans son propre monde de référence, la littérature devient une forme de relation. Cette intersubjectivité nouvelle, ces figures sympathiques d'écrivain travaillant sur le terrain des communautés à réparer ou devenant amis de leurs lecteurs, cette insistance sur les effets pragmatiques de la lecture (au point de s'en inquiéter et d'inventer aux USA un nouveau métier, *sensitivity reader*), conduit, dans un champ de productions culturelles multiple et concurrentiel, à une certaine normalisation du statut de la littérature et de la personne de l'écrivain, acteur comme un autre de la création de symboles et de récits dans un monde où chacun peut écrire et où les médias rivalisent pour nous abreuver de récits.

Cette évolution, qui coïncide avec les révolutions théoriques de la critique (approche pragmatique, empirisme emprunté aux sciences de la nature) promet de faire de la lecture le moyen de créer une « communauté de solitaires » comme dit encore Pascal Quignard, de générer des modèles d'organisations sociales plus horizontaux et démocratiques. Sans passer par les médiateurs traditionnels de la haute culture, les écrivains de Wattpad et des réseaux sociaux se lisent mutuellement et se conseillent, inventant leurs propres poétiques, non sans références fréquentes aux auteurs canoniques : une socialité numérique entièrement nouvelle et très éloignée du culte romantique du génie s'invente sur ces forums où le succès d'un écrivain dépend autant de son œuvre que de ses interactions. En faisant descendre de son piédestal l'auteur et en en faisant plutôt un ami qu'un despote, une révolution politique fondée sur des modèles participatifs et plus démocratiques, en tout cas une expérimentation sociale, se préfigure.

Ces enjeux sont en partie saisis par les politiques scolaires ou celles de l'action culturelle qui font venir les écrivains dans diverses résidences d'écriture et les invitent à devenir des animateurs d'ateliers d'écriture, toujours fondées sur un travail de lecture et d'imitation inventive. Mais qu'elles soient la conséquence de l'angoisse de ceux qui cherchent dans le passage de la lecture à l'écriture une solution à des problèmes existentiels, ou qu'elles soient suggérées d'en haut, ces solidarités nouvelles redistribuent le pouvoir de lire et celui d'écrire en des modes de circulation originaux, qui ne sont pas sans rappeler ceux de l'humanisme.

Une œuvre peut-elle en même temps produire une forme originale, un style, une analyse juste et une projection politique pertinente ?

Par ce nouvel humanisme, la littérature veut ainsi nous aider à mieux vivre dans nos existences ordinaires, mais aussi faire face au monde, agir, remédier aux souffrances sociales. Parce qu'elle met des mots sur les maux, et permet aux individus et aux communautés de se réappropriier leurs histoires, elle serait d'abord « réparatrice », pour reprendre une formule empruntée à l'humaniste juif Isaac Louria, qui évoquait la tâche immense de « réparer le monde » (*tikkun olam*) et que le roman de Maylis de Kérangal a repris dans un titre resté célèbre : *Réparer les vivants* (2014). Dans un essai paru en 2017, *Réparer le monde*, je fais l'hypothèse que la promesse d'une littérature qui guérirait, qui soignerait, qui aiderait, qui sauverait ou, du moins, qui « ferait du bien », a fait retour dans une littérature française contemporaine. Tout se passe, me semble-t-il, comme si, dans nos démocraties privées de grands cadres herméneutiques et spirituels collectifs, le récit littéraire promettait de penser le singulier, de faire mémoire des morts, de donner sens aux identités pluralisées en constituant des communautés : en mettant des mots, comme le fait François Bon par exemple, sur la désindustrialisation (*Daewoo*, 2004), ou en évoquant comme Marie-Hélène Lafon les vies décentrées des petits paysans de province, les écrivains vont retisser les territoires. En explorant les béances de l'histoire officielle, ses impuissances, ses refus, la littérature va permettre de combler le récit national en faisant entendre la voix des invisibles ou en dévoilant les angles morts : Éric Vuillard dévoilera les indignités françaises de 1936 (*L'Ordre du jour*, 2017), Patrick Modiano exhamera le nom de Dora Bruder dans le roman du même nom, Laurent Mauvignier reviendra sur les acteurs oubliés de la guerre d'Algérie (*Des hommes*, 2009). Face au présent, à la mondialisation, au libéralisme économique, les écrivains tenteront de saisir le devenir de nos formes de vie, qu'il s'agisse comme Éric Reinhardt de penser la vie des cadres d'une multinationale (*Le Système Victoria*, 2011), d'accompagner avec Arno Bertina un abattoir industriel en grève (*Des châteaux qui brûlent*, 2017), ou de s'intéresser au quotidien de ceux qui travaillent à la Défense avec Vincent Message (*Cora dans la spirale*, 2019).

### *Les politiques de la littérature*

Les écrivains actuels témoignent d'une attention toute particulière à la question de la vulnérabilité, celle des SDF ou des migrants, que ce soit à travers le recours à l'enquête documentaire (*Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas, 2010), la méditation personnelle (*À ce stade de la nuit* de Maylis de Kérangal, 2015) ou la pure fiction (*La Mer à l'envers* de Marie Darrieussecq, 2019). On peut y déceler une ultime forme d'alerte et de « justice poétique », pour emprunter une formule à la théoricienne américaine des vertus éthiques du roman, Martha Nussbaum. Quant aux nombreux récits s'attachant à l'écologie, ils manifestent le désir de sauver par le souvenir des lieux ravagés par l'Anthropocène (les méditations sur les espaces sauvages de Jean-Loup Trassard, par exemple), la volonté de se faire l'avocat des espaces sauvages et de proposer par la littérature une attention décentrée de l'humain, voire un

nouveau panthéisme réintégrant au monde humain le monde naturel. Non seulement la littérature va stimuler notre vigilance en produisant des dystopies<sup>1</sup>, non seulement elle enrichit notre réflexion de mondes contrefactuels<sup>2</sup>, mais elle nous rend sensibles à l'altérité ordinaire que nous côtoyons : vies banales ou bancales, existences fragiles, invisibles ou menacées.

Il serait bien vain de circonscrire par un terme et une formule unique les politiques contemporaines de la littérature. Analyses ethnologiques ou sociologiques des conditions, discours d'autosaisie des identités et d'émancipation, mise en scène épique des dominations, promotion de la furtivité ou l'invisibilité comme mode de résistance et déconstruction anti-autoritaire des discours, mise en circulation d'expérience de pensée pour réfléchir notre futur, ont pourtant en commun de promettre une effectivité nouvelle : renonçant à tout paternalisme et à tout discours de surplomb, réticentes à imposer l'universalité de catégories transverses et à verrouiller des modes de représentations, attentives à l'illégitimité potentielle des prises de paroles, les politiques littéraires d'aujourd'hui défendent néanmoins toutes le pouvoir concret de l'écriture et de la lecture individuelle comme exercice effectif d'une vie démocratique relationnelle fondée sur l'attention concrète à la pluralité des formes de vie et à la justesse de leur énonciation.

Ces tentatives peuvent-elles vraiment changer le monde ? Cette littérature d'intervention née en même temps que la crise n'est-elle pas un pis-aller lorsque les outils de transformations sociales deviennent impossibles ? Que penser des formes d'intervention directe de l'écrivain dans la cité : demander aux écrivains d'accompagner des sans-emploi, d'aller dans les hôpitaux, de prendre soin des sans-papiers, n'est-ce pas une manière de renoncer à l'action et au politique, en oubliant l'horizon collectif et les cadres globaux nécessaires pour penser les problèmes sociaux ou écologiques ? Pis, demander à un roman de fournir du bien-être, de participer au développement personnel, n'est-ce pas, par une ruse du néolibéralisme, exiger de la littérature qu'elle participe de la performance du sujet, de son adaptabilité à la brutalité économique, et souscrire à un programme sociétal imposé de résilience ?

### *La littérature doit-elle devenir utile ?*

La tradition de l'art pour l'art revendique l'absolue autonomie du champ littéraire, comme l'a montré Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art* (1992). La question n'est pas que française. Une œuvre peut-elle en même temps produire une forme originale, un style, une analyse juste et une projection politique pertinente ? Un récent papier du *New Yorker*, sous la plume de Lee Siegel, demandait si la « littérature devait devenir utile ». L'idée kantienne que l'art est une « finalité sans fin » reste la base sur laquelle l'art moderne s'est construit, en rompant avec toute assignation à produire de la morale. Mais elle semble désormais bien en décalage avec les pratiques contemporaines qui mettent les œuvres au service d'analyses sociales, de réparations historiques, de compréhensions identitaires, de revendications écologiques : que la littérature se perde dans ce tournant éthique et politique ou qu'elle gagne une justesse descriptive et une pertinence critique lui conférant une légitimité nouvelle, qu'elle se dissolve ou se transforme dans la quête d'un humanisme du bien-être et du vivre-ensemble, sera assurément la question centrale de nos futurs débats sur la nature et le rôle de l'art.

Alexandre Gefen

---

<sup>1</sup> **Dystopie** : récit de fiction mettant en scène une société imaginaire dominée par un pouvoir totalitaire ou une idéologie mortifère. *1984* de Georges Orwell ou *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury sont des classiques du genre. À travers la fiction d'anticipation, l'auteur entend généralement avertir le lecteur des dangers d'une idéologie émergente.

<sup>2</sup> **Histoire contrefactuelle** : récit tirant le fil d'un scénario historique alternatif. Que se serait-il passé si Ponce Pilate avait gracié Jésus, si la Révolution française n'avait pas eu lieu ou si Hitler avait gagné la guerre ? À la rentrée littéraire 2019, Leonora Minao imagine dans *Rouge impératrice* une Afrique dominant l'Occident et Laurent Binet dans *Civilizations* un monde où Christophe Colomb n'aurait pas découvert l'Amérique.

